



LES ORPHELINS
DE
WINDRASOR

Episode 1/8

Paul CLÉMENT

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Paul Clément, Post-Apo Éditions, 2017

Edition : novembre 2019

ISBN : 9791097294212

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite de l'auteur, est illicite.

*Post-Apo Éditions
59144 Wagnies-le-Grand
contact@paul-clement.com
www.paul-clement.com*

Couverture et design : Arthur Clément



Spinello

Spinello ne tenait plus en place. Il avait beau savoir que les ennuis l'attendaient déjà dans le couloir, qu'il n'échapperait pas à une course folle pour parvenir à ses fins ni à une punition d'une sévérité exemplaire, il ne pouvait contenir cette envie irrésistible de foncer les voir. Il devait à tout prix être là lors de leur arrivée. Il n'aurait manqué cela pour rien au monde.

La voix nasillarde et soporifique de son professeur emplissait la salle de classe aux murs vétustes. Ici, se décrochaient les joints rugueux qui liaient les pierres de l'édifice, formant des tas qui traîneraient des mois avant qu'ils ne soient miraculeusement enlevés. Là, s'affaissait lentement, mais sûrement, la poutre sous laquelle s'ouvrait une des rares fenêtres de la pièce. Parfois, en se concentrant, Spinello était persuadé de pouvoir l'entendre craquer, le linteau s'approchant seconde après seconde du moment où il céderait et plongerait la salle de classe dans le chaos. Malgré l'acharnement forcé des enfants, qui étaient régulièrement réquisitionnés pour aider à rénover l'établissement, le travail était énorme et les accidents monnaie courante. D'ailleurs, tous ceux qui y vivaient se demandaient comment Windrasor tenait encore debout. Seule sa renommée et la magnificence de ses sections publiques semblaient permettre aux lieux de garder la tête haute.

Le professeur se racla la gorge, caressa son épaisse barbe rousse d'une main couverte de veines saillantes et reprit sa leçon. Comme d'habitude, car tel était son rôle, il conta les hauts faits héroïques et les principaux événements qui avaient ponctué la guerre qui déchirait toujours les deux empires voisins. La passion de ses premières années d'enseignement s'était dissipée depuis longtemps. Il se contentait de répéter les mêmes phrases classe après classe, génération après génération. Des batailles dantesques, il ne restait qu'un récit plat au nombre de morts terrifiant, mais anecdotique pour le vieil homme. Comme Windrasor, il fatiguait, succombait, privé de l'énergie que l'institution lui avait dérobée au fil des années.

Il ne faisait même plus attention à ses élèves et s'acquittait machinalement de sa tâche, les yeux perdus dans les reliefs et les courbes du bois de son bureau. Parfois, il relevait la tête pour réprimander de sa voix encore plus ridicule lorsqu'il était en colère, les bavardages entre deux de ses pupilles. Mais, souvent, comme aujourd'hui, seuls ses enseignements rompaient le silence qui pesait sur la salle. Il se répétait, donnait l'impression de réciter et s'en moquait. Il ne croyait plus en sa mission. Pourtant, ce jour-là, son regard se porta sans raison apparente vers le fond de la pièce :

— Spinello, reviens ici ! cria-t-il, faisant frémir sa barbe aux reflets orangés qui contrastait tant avec ses cheveux poivre et sel.

Ses mots se perdirent dans le vide. L'adolescent avait déjà claqué la porte derrière lui et s'enfuyait dans le couloir. Il n'avait pas pu résister. Entendre le vieux Brunswick entamer la narration d'un énième affrontement entre la Lombronia et l'Aristie l'avait fait craquer. De l'histoire de ces deux empires meurtriers, il ne retenait qu'une chose : il était ici à cause d'eux. Ils avaient détruit sa vie comme tant d'autres. Le garçon n'avait pas besoin d'en savoir plus.

Il n'en revenait toutefois pas d'avoir été repéré car, après tant d'années à l'orphelinat, il était passé maître dans l'art de disparaître des salles de classe. Pas une fois Brunswick ne l'avait pris la main dans le sac. L'homme était bien trop plongé dans l'observation compulsive de son bureau. Ses camarades, même ses ennemis, avaient depuis longtemps abandonné l'idée de le dénoncer. Ils savaient bien que Spinello finissait toujours par se faire attraper ; alors, à quoi bon interrompre leur maître ? Ils n'y gagneraient rien d'autre qu'un long monologue de l'homme au sujet du manque de discipline de ses élèves. Peu leur importait, il serait puni à un moment ou un autre. Mais, ce jour-là, Spinello venait de les condamner au discours moralisateur de Brunswick. Seul le garçon qui courait à toutes jambes y échapperait. Il ne pouvait pas en dire autant de la punition qui l'attendait déjà. Mais, tout cela en valait la chandelle : il devait les voir.

Spinello filait dans les couloirs poussiéreux du sixième étage. Le plancher, usé par les milliers de semelles qui l'avaient déjà piétiné, grinçait à chacun de ses pas. Des tapis miteux le recouvraient là où son bois vermoulu se décomposait. L'adolescent traversait des portions du corridor tantôt lumineuses, tantôt obscures, plongées dans la pénombre lorsque les pics rocheux qui faisaient la particularité de Windrasor venaient se dresser entre le soleil et les nombreuses fenêtres qui tapissaient la façade Est du bâtiment. S'il avait pris une seconde pour reprendre son souffle et plonger le regard à travers le verre usé des carreaux, il aurait à nouveau ressenti cette invitation au voyage que lui inspiraient les vertes étendues qui s'étiraient jusqu'à l'horizon, où les montagnes semblaient vouloir grimper vers le firmament. Puis, il n'aurait pas échappé à cet inépuisable sentiment d'emprisonnement qui l'envahissait quand il contemplait le précipice vertigineux qui bordait le bâtiment. Le plateau de Windrasor, sur lequel était bâti l'établissement, était réputé imprenable avec ses falaises verticales. On ne s'en évadait tout simplement pas. On y entrait par la grande porte. On en repartait par la grande porte. Mais jamais libre.

Alors que Spinello arrivait au bout du couloir et que l'accès aux escaliers se dessinait devant lui, une voix menaçante s'éleva dans son dos :

— Je te tiens, vaurien !

Le garçon sourit. Il l'attendait. Les choses sérieuses allaient enfin réellement commencer ; il le savait.

Bien que conscient que cela lui ferait perdre une précieuse fraction de seconde, Spinello se retourna et adressa un doigt d'honneur à son poursuivant. Octave, le gardien qui l'avait pris en chasse, répondit par une bordée d'insultes. Il s'approchait en hurlant.

L'homme s'était juré de plier Spinello à sa volonté. Au cours de toutes ses années passées au service de la direction de Windrasor, jamais un enfant ne lui avait autant tenu tête. Quels que soient les châtements qu'il lui avait fait subir, le garçon n'avait jamais cessé de lui mener la vie dure. Poussé à bout à plusieurs occasions, Octave avait même fini par suggérer au directeur de le confier aux Ignobles, mais sa demande n'avait nullement amusé son supérieur, attaché aux principes de l'établissement. Alors, la tâche lui revenait de dresser ce morveux qui, de nouveau, le forçait à s'élancer dans une course-poursuite à l'issue inévitable pour le garçon. À vrai dire, cette fois, il savait déjà comment il le punirait. Intérieurement, il brûlait même de joie. Mais son plaisir serait bien plus grand s'il parvenait à attraper l'adolescent

avant qu'il ne se donne en spectacle. Cette lubie de Spinello le rendait fou et il ferait tout pour l'arrêter.

Mais le garçon ne comptait pas se laisser faire. Il dévalait les marches trois par trois et bousculait les autres pensionnaires qu'il croisait. Derrière lui, les malheureux s'exclamaient de plus belle lorsqu'ils subissaient la charge imposante d'Octave. Malgré sa taille monstrueuse, le gardien se déplaçait à une vitesse incroyable et chaque pas le rapprochait de sa proie. Ses jambes massives avalaient les marches avec une rapidité déconcertante. Cet homme était une bête et, plus d'une fois, Spinello avait même cru mourir entre les mains abominables du gardien. Pourtant, l'homme ne serait jamais passé à l'acte. Il y avait des limites à ne pas franchir dans une institution qui se voulait aussi respectable que Windrasor et Spinello le savait. Cela ne l'empêchait toutefois aucunement de craindre farouchement une nouvelle rencontre avec les doigts énormes de l'homme. Alors, pour mieux leur fausser compagnie, il fit ce qu'il faisait le mieux : il sema le désordre.

Profitant de l'apparition d'une partie du groupe des frères Helrik dans la cage d'escalier, il perdit encore un peu de temps en décochant au passage un violent coup de poing dans la mâchoire d'un des garçons. Cela aussi il le regretterait, mais pour le moment, c'était son unique plan... qui fonctionna à la perfection. Provoqués, les adolescents s'étaient en effet lancés à sa poursuite, obstruant complètement le passage.

— Dégagez les merdeux ! hurla le gardien, bloqué derrière la petite troupe. Poussez-vous !

Trop tard. Spinello avait déjà atteint le rez-de-chaussée et fonçait vers la sortie. Il ouvrit la porte d'un coup d'épaule.

L'air printanier lui fouetta aussitôt le visage. Il avait beau avoir toujours vécu à Windrasor, il était chaque fois surpris par la différence de température entre l'intérieur et l'extérieur. Les vieux bâtiments gardaient une fraîcheur quasi constante toute l'année sauf lorsque l'hiver, souvent cruel, faisait vivre aux habitants un véritable cauchemar, glacial et interminable. Spinello savoura un bref instant la chaleur des rayons de soleil sur son visage couvert de sueur, puis passa dans l'ombre du pic rocheux qui s'élevait devant l'édifice.

Autour de lui s'étendait la vaste cour réservée aux garçons, elle-même encadrée de bâtiments et d'obstacles naturels. À sa droite, au-delà des jardins, les sombres murs des dortoirs sortaient de terre. Il savait déjà qu'il n'y passerait pas la nuit car Octave finirait par l'attraper. Le garçon ne pourrait pas lui échapper éternellement, il devait juste tenir assez longtemps pour aller les voir.

Il courut droit devant lui, ignorant l'immense hall sphérique qui se dressait à sa gauche. La construction, qui trônait au centre du plateau de Windrasor, était d'une architecture incroyable et d'un arrondi que seules de rares cheminées et tours venaient perturber. L'endroit était impénétrable et ne leur était accessible qu'en de rares occasions. Il n'avait qu'un moyen de regagner l'entrée de Windrasor et il le connaissait parfaitement.

Sa course l'avait déjà amené à une centaine de mètres du bâtiment scolaire quand les injures de son poursuivant, qui avait violemment écarté les sbires des frères Helrik, résonnèrent dans la cour. Malgré la superficie des lieux, les cris d'Octave les traversaient sans mal et s'écrasaient sur les murs de pierre et les parois rocheuses qui les encerclaient. Ses hurlements lui revenaient dans un écho assourdissant. Le gardien était fou de rage.

Des têtes surprises émergèrent entre les lignes de plantes grimpantes du potager ; des visages d'enfants occupés à ramasser les offrandes du jardin commun se levèrent, puis tous oublièrent ce spectacle si fréquent qui se jouait sous leurs yeux.

— Arrête-toi ! brailla Octave qui gagnait du terrain.

Le cœur tambourinant contre la poitrine, Spinello arrivait déjà à l'autre extrémité de la cour. Devant lui, un mur de plusieurs mètres de haut lui bloquait le chemin. Son objectif était pourtant là, juste derrière. Au-delà des pieux qui couronnaient le rempart, les toits des bâtiments marquant l'entrée de Windrasor se découpaient sur un ciel d'un bleu immaculé.

— Piégé ! cria le gardien qui avait encore réduit l'écart.

L'homme se trompait lourdement.

Spinello n'avait aucune envie de révéler ce secret qu'il avait réussi à garder pendant si longtemps, mais il avait rapidement fait son choix. C'était cela ou se faire capturer, punir et ne même pas les voir. Alors, sous les yeux ébahis d'Octave, il longea le mur jusqu'à son extrémité, là où les briques venaient s'enfoncer dans la pierre compacte d'un pic rocheux, l'un des plus imposants du plateau qui rivalisait en hauteur avec le donjon central. Sans attendre, Spinello se jeta contre la paroi et en quelques gestes savamment enregistrés par son corps, parvint à se hisser. L'étroitesse des prises était une torture pour ses doigts, la verticalité de la roche un supplice pour ses muscles. Pourtant, il s'éleva au-dessus du sol, à l'abri de la colère de son poursuivant.

Une secousse traversa la pierre.

— Reviens, putain de dégénéré !

Octave frappait la paroi de son poing fermé et beuglait.

— Va crever, lui répondit Spinello.

D'un bond, il atterrit au sommet du mur et s'agrippa à la dernière des pointes métalliques qui couraient à son sommet. Il la contourna et se laissa tomber de l'autre côté. Malgré son épaisseur et sa hauteur, le mur ne retenait pas les cris de colère du gardien qui, déjà, fouillait dans son lourd trousseau à la recherche de la clé de la porte donnant sur le jardin où Spinello venait d'atterrir.

Pressé, le garçon ne profita nullement de la tranquillité de ce parc où le directeur et les professeurs aimaient parfois venir flâner. La nature y avait été maîtrisée, mise au service de l'homme, sublimée dans un agencement digne des plus splendides palais royaux, mais cette beauté factice était hideuse aux yeux de l'adolescent qui rêvait d'étendues sauvages.

Indifférent, il le traversa alors en quelques pas et pria pour ne pas tomber sur un autre gardien sitôt entré dans les bâtiments administratifs. Ce n'était pas le moment de se faire prendre. Il y était presque et il serait parfaitement à l'heure.

De ce côté du mur, où aucun orphelin n'était censé se rendre seul sans l'escorte d'un membre du personnel, les portes n'étaient pas verrouillées et Spinello pénétra sans mal dans le bâtiment en U où vivaient les professeurs et la direction de Windrasor. Il savait qu'il paierait cher cette nouvelle expédition interdite, mais les images du visage colérique d'Octave qui défilaient dans son esprit en valaient déjà la chandelle. Et le meilleur était à venir.

Il ne mit que quelques secondes à atteindre les escaliers les plus proches qu'il gravit en toute hâte. L'intérieur était d'une propreté parfaite et des moulures sophistiquées aux dorures resplendissantes surmontaient la main courante briquee avec attention.

Une volée d'étages plus tard, Spinello déboucha sur l'étroite portion plane, couverte de graviers, qui traversait les toits. En son centre, se dressait une tour rectangulaire. Il n'avait plus que quelques mètres à faire pour que son regard les embrasse enfin, massés en contrebas, pris au piège de la cour qui s'étirait au cœur du U du bâtiment.

Il courut jusqu'à la rambarde et un large sourire étira ses lèvres. Ils étaient bien là. Les nouveaux orphelins.

Des dizaines d'enfants de tous âges étaient réunis. Certains paraissaient effrayés tandis que d'autres semblaient avoir déjà créé des liens d'amitié. Des gardiens les alignaient sans ménagement.

Alors que les yeux de Spinello sautaient d'un visage à un autre, il se demandait qui parmi cette foule viendrait rejoindre son dortoir le soir venu et prendrait la place de ses deux amis, partis trois mois plus tôt. Car, à Windrasor, passés quatorze ans, les enfants dont personne n'avait voulu, soit une très grande majorité, devaient quitter l'orphelinat pour une destination bien plus terrible encore. Le front.

Les amis de Spinello avaient fait les frais de cette règle comme tant d'autres auparavant. Mais, à Windrasor, un lit ne restait jamais longtemps vide. Alors, ce soir, ils seraient deux de plus dans le dortoir de Spinello, deux nouvelles âmes vivant dans l'attente de ce moment presque fatidique de départ pour la guerre.

Penché à la balustrade, le garçon aperçut soudain Octave. Le gardien courait vers le directeur qui regardait la scène assis sous une tonnelle installée à l'une des extrémités de la cour, en attendant de faire son traditionnel discours d'accueil. L'énervement du garde était évident, même à plusieurs dizaines de mètres de distance. Spinello rit et, d'un bond, sauta sur la rambarde. Son heure de gloire était arrivée. En équilibre, il écarta les bras et cria :

— Eh !

Sa voix retentit dans la cour et tous les visages se tournèrent vers lui. Ceux des enfants, surpris. Ceux des adultes, enragés. Il sourit et leva les bras au ciel.

— Bienvenue à Windrasor ! Bienvenue en enfer !



Placide

Placide sursauta, surpris par la soudaine éruption de rage de son professeur. Qu'est-ce qui avait bien pu le tirer de la dictée monotone de ses leçons ? L'homme qui avait renversé sa chaise en se levant agitait les bras en fixant le fond de la salle. Le cerveau du garçon enregistra enfin le nom de son ami que Brunswick beuglait dans sa colère. Placide n'eut nul besoin de se retourner vers la chaise vide de Spinello pour comprendre ce qui venait de se passer. Ses chicots tordus s'alignèrent dans un vain effort de sourire. Tout au plus fit-il une grimace ; voir son professeur gesticuler ainsi l'amusait follement. Il profita quelques secondes du spectacle, se retint de rire puis réalisa ce que tout cela signifiait. Spinello allait encore se faire punir. Ils allaient encore se retrouver seuls à la merci des frères Helrik.

Il soupira et plongea le regard par la fenêtre dont la poutre supérieure émit un discret craquement. Au loin, la cime des pins se balançait à mesure que le vent s'enfonçait dans la forêt, vaste prairie aux herbes gigantesques. Fixer cet océan de vert avait le don de l'apaiser. Lui aussi rêvait de partir d'ici, mais, à la différence de Spinello pour qui la liberté était tout, Placide attendait sagement la venue de la famille aimante qui viendrait enfin l'adopter. Il y croyait dur comme fer. Il appelait ce jour de tous ses vœux. Il avait beau avoir trouvé sa place à Windrasor et pouvoir compter sur ses amis, l'espoir de quitter l'orphelinat, d'appartenir enfin à une véritable famille, était ce qui le poussait à avancer jour après jour.

Pourtant, il était bien le seul à ne pas savoir que ce jour n'arriverait probablement jamais. Car, si la Nature lui avait offert un tempérament des plus agréables, elle avait fait de lui un enfant à la laideur tout aussi remarquable. Placide était affreux, il n'y avait pas d'autre mot. Aucun courant esthétique, même le plus tordu et décadent, n'aurait accepté d'en faire son effigie. Son corps chétif était porté par deux jambes trop courtes et inégales, lui conférant cette démarche boitillante dont se moquaient certains enfants. Ses bras, démesurés et d'une maigreur malade, touchaient presque le sol. Avec son apparence simiesque, il était la risée des autres groupes d'orphelins. Le pire restait sans nul doute son visage pâle et encadré de deux oreilles tristement décollées. Seul son regard, qu'un léger strabisme rendait difficile à suivre, brillait d'une lueur, belle de l'espoir que l'enfant portait. Personne n'aurait voulu d'une telle abomination, pas même une troupe de monstres exhibant ses difformités comme gagne-pain. Placide était d'une laideur exceptionnelle, mais dans ce triste monde de malformations, il n'aurait été qu'un gamin terriblement moche.

Heureusement, la Nature, pas toujours ingrate, l'avait doté d'une force remarquable, ou du moins l'avait privé de ce qui aurait pu faire de sa vie un enfer : le discernement. Il en était incapable. Pour lui, le reflet du miroir ne renvoyait que l'image d'un garçon différent. Rien de plus. Il n'était pas comme les autres ; il le savait. Qu'est-ce que cela pouvait bien changer ? Tout le monde, ou presque, l'appelait "Moche" – un unique adjectif, un vil quolibet, qui essayait de le réduire à un mot – mais toute la méchanceté du monde n'aurait pas su éteindre son attachement à la vie, son envie de connaître un futur heureux, loin de Windrasor. Placide était donc plus que prêt à endurer la raclée qui l'attendait et à encaisser les insultes en l'absence de Spinello.

Ses yeux s'arrachèrent finalement à l'immensité des bois et se posèrent sur Brunswick qui avait repris place derrière son bureau.

Les lèvres du professeur s'agitaient follement, mais, comme nombre d'élèves, Placide avait depuis longtemps appris à ignorer les paroles de l'homme qui s'énervait dans le vent. La remontrance générale dura quelques minutes puis le professeur revint à ses ennuyeux enseignements, plus rapidement que les enfants ne l'auraient espéré.

Dès que Brunswick replongea dans la contemplation du bois de son bureau et oublia une nouvelle fois la présence de ses élèves, Placide sentit dans son dos le regard insistant de Putifare, le plus vieux des deux frères Helrik, avec qui il avait le malheur de partager plusieurs classes. Il résista à l'envie de se retourner pour lui faire comprendre qu'il n'avait pas peur, mais il s'abstint, préférant patienter jusqu'à la fin de la leçon. La confrontation viendrait bien assez vite.

Après une éternité, Brunswick annonça enfin à ses pupilles qu'ils pouvaient disposer et les congédia d'un geste excessivement mou de la main. La réaction ne se fit, quant à elle, pas attendre. Les élèves se jetèrent sur leurs affaires comme des bêtes affamées sur leur proie. Placide n'avait pas perdu une seconde et franchit le premier l'encadrement de la porte, entouré de plusieurs garçons de son dortoir. Tous couraient.

— Ça sert à rien de courir, tête d'Ignoble ! cria Putifare qui sortait tout juste de la salle de classe.

Derrière lui, ses sbires ricanèrent, prêts à se lancer aux trousses de Placide et de ses amis. Dans le couloir, les garçons des autres dortoirs se dispersaient à toute vitesse, peu désireux de se retrouver mêlés à cette histoire.

Malgré les propos de Putifare, Placide ne comptait pas se rendre et lui et ses camarades dévalaient les escaliers aussi vite que possible. Déjà ses courtes jambes brûlaient de douleur, mais il tenait bon, avalant les marches de son pas mal assuré et chancelant.

Dehors, le crépuscule s'était installé, marquant l'heure où les orphelins devaient rejoindre leurs dortoirs respectifs avant de redescendre prendre un repas sommaire dans la grande salle commune. Cela n'arrangeait rien aux affaires de Placide et sa bande car, déjà, les gardes s'assuraient qu'aucun orphelin ne passe sans autorisation par la cour pour aller au bâtiment principal. Seuls ceux qui étaient de corvée à l'extérieur, et ils étaient rares à cette heure, auraient le droit de s'y rendre. Placide et ses amis, qui ne faisaient pas partie de ces pauvres chanceux, n'avaient donc qu'une issue pour regagner leur chambre : l'unique couloir qui reliait le bâtiment scolaire à celui des dortoirs. L'endroit idéal pour être pris à partie en l'absence de gardiens. Ils n'avaient pas d'autre choix. Ils devaient y arriver avant leurs ennemis et éviter le guet-apens.

Malgré ses boitillements, Placide parvenait à suivre l'allure de ses compagnons pourtant bien plus grands que lui. Il pressa le pas alors que les salles de classe continuaient à déverser leur flot d'élèves fatigués qui venaient ajouter à la cohue de la cage d'escalier bondée.

Placide savait qu'ils n'échapperaient pas à la correction, mais peut-être auraient-ils le temps de se réunir dans leur dortoir afin de tenir tête, en groupe, à leurs adversaires. En l'absence de Spinello, la bataille était presque perdue d'avance, mais ils pouvaient au moins essayer de se défendre. Sans leur chef, la plupart n'oseraient pas se battre et ceux qui le feraient seraient pour beaucoup envoyés au tapis. Seul Asmodée, qui courait aux côtés de Placide, trépignait d'impatience.

— Attends-nous, Moche ! beugla Putifare que plusieurs de ses comparses avaient rejoint et qui s'était dangereusement rapproché.

À Windrasor, les groupes d'orphelins étaient aussi nombreux qu'il y avait de dortoirs et tous fonctionnaient de la même manière, avec un objectif similaire : tirer profit des groupes plus faibles. Ainsi, alors même que les leçons étaient dispensées en fonction de l'âge des enfants, aucun lien réel ne se forgeait entre eux en classe. Les amitiés se nouaient le soir quand, réunis dans leur chambre commune, les orphelins de tous âges se soutenaient. Chaque dortoir abritait ainsi une véritable famille et certaines d'entre elles, emmenées par des chefs plus ou moins virulents, étaient même devenues de véritables armées. Les orphelins du groupe des frères Helrik étaient de celles-ci. Ils s'étaient ainsi tout naturellement empressés de rejoindre leurs chefs sitôt les leçons terminées. Il ne manquait que Tobie, le plus jeune frère,